



Je te confie ma femme. — Robert Arnoux, Edith Méra.

Les films nouveaux



Une image de « Sur la piste du coupable ».



Trenck. — Dorothea Wieck et Hans Stuwe.

Je te confie ma femme

RENÉ GUSSART a mis à l'écran une comédie d'Yves Mirande, qui s'appelait, je crois, *L'Ami de ma femme*. C'est une de ces comédies-vaudevilles troussées avec autant de malignité que de bonne humeur par un de nos plus adroits hommes de théâtre. Evidemment, l'éternelle trinité du mari, de la femme et de l'amant déchaînera le rire par des quiproquos et des chassés-croisés qui sont de règle. L'histoire est amusante. La voici. Le bon fonctionnaire colonial Thorel, de passage à Paris tous les deux ans, a une petite amie, Clo, qu'il confie imprudemment à son ami le romancier falot Henri Berger. S'apercevant qu'il est berné par Berger, Thorel accepte le pacte que suggère un secrétaire d'opérette, Nico : Berger et Thorel ne se fâcheront pas, l'amitié étant chose sacrée, mais Berger devra payer sa dette morale en offrant à Thorel la première femme qui entrera dans sa vie. Les années passent. A son retour à Paris, Thorel débarque chez Berger, qui s'est marié, naturellement. Pour éviter que Thorel n'use de ses droits, on profite d'une absence de la jeune Mme Berger pour présenter à Thorel une fausse madame Berger, qui se jette dans ses bras. Mais la vraie Mme Berger et sa mère rentrent à l'improviste. Tout s'arrangera pour le mieux, n'en doutez pas...

Cette amusette est jouée remarquablement. On a plaisir à féliciter M. Aquistapace de ses talents de comédien et de sa voix chaude et nuancée de baryton. Mme Jeanne Cheirel déploie son irrésistible fantaisie à l'emporte-pièce dans un rôle de belle-mère très inattendue. M. Carette a, lui aussi, une fantaisie très personnelle et qui porte. M. R. Arnoux, jeune premier un peu jocrisse, montre son savoir-faire. Il mérite de meilleurs rôles, plus humains, plus nuancés. Mme Edith Méra, belle et séduisante, l'agréable Simone Vaudry sont à citer ainsi que Mmes Fusier-Gir, Paulette Dartay et Marfa Dhervilly. La mise en scène est alerte et sans défauts. — René Lehmann.

Sur la piste du coupable

Les films qui semblent étouffer, même quand leur intrigue se déroule dans de grands espaces. On ne classera pas *Sur la piste du coupable* parmi ceux-là. Ce drame respire et fait respirer. Il rappelle à la fois *Hurle à la mort*, qu'inspira *L'Appel de la forêt*, de Jack London, et *Bari, chien-loup*, issu d'un roman de Curwood. Il ne veut pas, sous prétexte que règne le cinéma parlant, faire bavarder des personnages. Quelques mots, de temps à autre, comme pour utiliser, par devoir commercial, la parole, et doublés en français, ce qui s'admet d'abord à cause de leur rareté, ensuite parce que les décors — naturels — sont situés au Canada...

C'est là que des moutons sont trouvés assassinés. Un beau, un très beau chien-loup, ami — époux si vous le préférez — d'une louve, est accusé de ces meurtres, et son maître, Pierre La Plante, convaincu de la culpabilité de l'animal, se décide à l'exécuter, obéissant ainsi aux lois du pays ; mais, à ce moment, le chien s'échappe. A la suite de circonstances que l'on ne résumera pas ici, mais illustrées de la façon la plus adroite, la plus pittoresque aussi, on découvrira le coupable, et aucune erreur judiciaire ne sera commise.

L'assassin, très beau lui aussi, est un puma, un de ces lions des montagnes ou de ces chats géants pour lesquels les troupeaux et les chiens sont des ennemis qu'il traque avec astuce et qu'il tue avec férocité. Nous savons qu'il se jette sur les chevaux, sur d'autres animaux domestiques, mais aussi sur les jaguars, et n'oublions pas, s'il faut en croire W. H. Hudson, le fameux naturaliste, que jamais le puma n'attaque un être humain, qu'il est un animal folâtre, qu'il reste, dans son intimité, « un chaton qui prend un plaisir

sir immodéré dans ses ébats » et qu'il montre, dans certaines contrées de l'Amérique du Sud, une patience, une douceur et même un dévouement extraordinaires à l'égard de l'homme.

Mais nous voilà loin de *Sur la piste du coupable*, où il y a des tableaux de grand calme, de la beauté animale et végétale, des prises de vues si habiles que des photographies prises à divers endroits semblent, quand il le faut, se confondre ; des images où le cinéma triomphe. — Lucien Wahl.

Trenck

UN de ces films historiques comme l'Allemagne nous en envoie périodiquement, et qui retracent avec un grand souci du détail authentique et du décor d'époque quelque épisode du temps passé — et du temps de Frédéric le Grand de préférence. Cette fois, il s'agit de l'histoire romanesque et compliquée d'un rebelle célèbre, Trenck, telle que l'a décrite le romancier Bruno Franck. Hans Stuwe interprète le double rôle du farouche rebelle et de son cousin, fidèle serviteur de Frédéric, et amoureux de la princesse Amélie (Dorothea Wieck). Emprisonné pour une faute légère, le jeune officier serait gracié par Frédéric sur la prière de la princesse, mais il prend les devants et s'évade. Loin de son pays, il vit à la Cour de Marie-Thérèse d'Autriche, puis à celle de Catherine de Russie, qui jette sur lui un œil favorable. Cependant, il n'oublie pas Amélie, et un jour, il commet l'imprudence de se rendre à Dantzig. Arrêté par les Prussiens, il est enfermé dans une forteresse, où il passe de longues années dans un cachot étroit. La princesse Amélie l'attend dans une sorte de veuvage spirituel. Elle lui rend même visite et lui parle à travers le mur de la caserne — c'est une des scènes les plus touchantes du film. Et c'est seulement à la mort de Frédéric que le prisonnier, libéré, retrouvera son amoureuse vieillie et toujours fidèle. Mais il est trop tard. C'est dans l'autre monde seulement qu'ils pourront, peut-être, être enfin heureux.

Une mise en scène luxueuse entoure ce film, un peu long parfois, d'une pompe royale où

fourmillent les personnages et les mots historiques. On assiste à des bals, à des réceptions, aux entretiens de Voltaire et de Frédéric, à des batailles, à des mouvements de troupes.

Otto Gebühr, Theodor Loos, Olga Tschekowa interprètent avec distinction les rôles principaux, aux côtés des deux protagonistes. — André R. Maugé.

Les deux « Monsieur » de Madame

CE titre laisse prévoir qu'il s'agit d'un vaudeville et que nous retrouverons ici ces trois personnages classiques : le mari, la femme et l'amant. L'originalité du cas particulier imaginé par M. Félix Gaudera et mis à l'écran par MM. Abel Jacquin et Georges Pallu consiste dans le fait que l'amant de Madame est, en réalité, son premier mari. Les circonstances réunissent les trois personnages de telle sorte que le mari en fonction se voit contraint — pour une histoire d'argent et d'héritage — de se faire passer lui-même pour l'ami de la maison et de supplier son prédecesseur de reprendre, pour un temps, sa place au foyer conjugal : tout ceci parce qu'une tante de province débarque à Paris et qu'il ne faut pas qu'elle soupçonne le divorce de sa nièce. Les circonstances sont telles que Madame devra passer la nuit avec son ex-mari, tandis que le vrai passera la sieste hors de chez lui. On devine ce qui adviendra. Madame, qui n'a jamais cessé d'aimer son premier mari volage, oubliera, dans ses bras, le second, personnage falot et ridicule, comme il convient. Et la tante, ayant découvert le pot-aux-roses, arrangerà ce dénouement à la satisfaction de tous.

Il ne faut juger ce film que du point de vue théâtral. Les situations, pour ne point être neuves, peuvent faire rire les gens qui sont absolument disposés à s'amuser, d'autant plus que Mme Jeanne Cheirel et Mme Simone Deguyse jouent avec entrain. Signalons aussi Mme Gaby Basset et M. Pierre Dac, bons comédiens. M. Romeo Carles ne justifie pas tout à fait la séduction qu'il exerce sur son ex-épouse. — Jean Vidal.

Sailors' Luck

(Parlant américain, sous-titres français)

UN cuirassé Missouri mouille dans un petit port californien, et ses matelots se ruent aussitôt vers les plaisirs terrestres et les aventures de hasard. C'est aux pas des trois plus joyeux drilles de l'équipage que l'on nous attache, et nous pouvons apprécier sans tarder la force de Frank Moran, les impayables contorsions de Sammy Cohen, et l'agréable simplicité sans gêne de James Dunn, au charmant sourire. James Dunn rencontre Sally Eilers au moment où elle se trouve sans logis. Après avoir passé la soirée au dancing en compagnie d'un distrayant ivrogne, ils prennent une chambre. Mais Sally se révèle une fille plus sérieuse que le marin ne le pensait ; et comme il n'est pas une brute, il s'en va ; et, comme elle n'est pas vilaine, le lendemain il ne l'oublie pas. Avant d'en faire son épouse et afin que l'action puisse rebondir, se corser et se terminer par la plus excitante bagarre que nous ayons vue depuis *Son homme*, le Missouri lève l'ancre, et Sally, seule, a du mal à résister aux poursuites diversement intéressées du louché propriétaire de la maison meublée.

Ce film, fait avant tout pour amuser, atteint exactement son but. Raoul Walsh y a mis, en le réalisant, cet entraînement fou et cet humour brutal qui donnent tant d'attrait à ses productions et qui leur conservent le cher vieux style traditionnel de la grosse comédie américaine. Il y a un personnage qui nous a particulièrement plu dans *Sailor's Luck* (*Une veine de marin*), c'est celui du rude loup de mer au coup de poing facile qui, dans ses moments de loisir, joue de ses gros doigts au piano de douces mélodies classiques ou enfouit sa face de brute dans des revues littéraires et philosophiques. — J. G. Auriol.

◎ ◎ ◎

On a présenté

La Maternelle

L'essentiel du meilleur livre de M. Léon Frapié a été compris, traduit, transposé, exprimé par M. Jean Benoît-Lévy et Mme Marie Epstein, qui ont dirigé leur mise en scène avec une émotion juste et communicative. Les détails qui pourraient être critiqués sont trop menus pour diminuer la valeur profondément humaine de ce film que des enfants interprètent avec un naturel captivant, qui fait sourire, rire et pleurer, et dont les acteurs adultes jouent presque aussi bien (ce qui n'est pas peu dire) : Mmes Madeleine Renaud, Mady Berry, Alice Tissot, Maryane, Sylvette Fillacier, MM. Henri Debain, Alex Bernard, Van Daele, etc. — W.

The Kid from Spain

THE KID from Spain, qui porte le titre français du *Roi de l'arène*, est une variation sur le thème qui consiste à faire exercer un métier par un personnage ignorant tout de cette profession. Cette fois, il s'agit d'un collégien des Etats-Unis contraint de paraître comme toréador dans une arène et, bien entendu, de réussir après une série d'aventures qui rebondissent sans bondir et qui, illustrées de traits comiques intermittents, mais sans vif éclat, ont la vertu d'entourer Eddie Cantor des Goldwyn Girls, une compagnie très gracieuse, très avenante, très légère, etc... — W.

Zéro de conduite

M. Jean Vigo, qui a prouvé son goût du cinéma dans des films sportifs et dans le toucheant *A propos de Nice*, a composé *Zéro de conduite*, pochade qu'à la présentation les uns sifflent et que d'autres applaudissent avec vigueur. Elle ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité, est moins irrévérencieuse qu'elle ne veut le paraître, contient quelques trouvailles. Elle a le tort de frôler la scatalogie, ce qui la rapproche plus du banal que de l'original, et l'avantage d'être jouée par de petites et grandes personnes qui ont du s'amuser : MM. Delphin (en principal), Larive (en professeur crasseux), Rafa Diligent, de Gonzague-Frick, Dasté, Louis Lefebvre, etc. Images inégalées. — W.



Les Deux « Monsieur » de Madame. — Simone Deguyse et Roméo Carles.